



© droits réservés

# **23 rue Couperin**

**(point de vue d'un pigeon sur l'architecture)**

**texte et mise en scène Karim Bel Kacem**  
**direction musicale Alain Franco**

## **A Genève, Karim Bel Kacem donne un droit de cité au Pigeonnier**

**Il en est parti à 17 ans, mais le metteur en scène qui travaille régulièrement à Vidy n'a pas oublié sa banlieue d'Amiens. Au Théâtre Saint-Gervais, il dresse un portrait éloquent du lieu**

La banlieue, version sons et lumières. C'est d'abord de cette manière que l'on entre dans *Le Pigeonnier*, cette cité d'Amiens où a vécu jusqu'à ses 17 ans Karim Bel Kacem, plasticien et metteur en scène. A Saint-Gervais, sur fond de rumeurs évoquant les soulèvements de 2005 et les affrontements de 2012, des fumigènes et pétards embrasent le décor constitué de cages à lapin. Cris, sirènes et sommation. Feu, fumée et destruction. Ce début de *23, rue Couperin*, raconte bien l'impasse de ces espaces conçus pour héberger en masse les travailleurs de l'immigration sans trop se soucier de leur respiration. La suite, qui relève du documentaire, puis de la composition musicale et enfin du jeu dresse un portrait pluriel du lieu. On se perd un peu dans la mosaïque sonore, mais la musique et le comédien prêtent ensuite un corps et une âme forte au projet.

«Donne-moi 50 francs, allez maman, wallah, j'en ai besoin, allez, s'il te plaît.» La plainte de Yacine revient de façon lancinante lors des extraits audio du premier tableau. Tantôt désarmé, tantôt agressif, le jeune homme symbolise la dérive ordinaire de ces cités où les pères et les grands-pères, faute de travail et de dignité, sont démissionnaires. Drogue, délinquance, errance. L'insécurité est si intégrée que, plus loin, une jeune fille est prise de terreur lorsque son meilleur ami Mehdi la pousse dans un couloir sombre en vue d'un anniversaire surprise. Peu de place pour l'insouciance dans cette logique de survie.

Durant cette (un peu longue) exposition de la situation, on entend aussi un politicien du Front national qui rêve de faire le ménage, des éducateurs qui comptent le nombre de seringues distribuées, une femme qui cherche du travail et se dit prête à tout pour en trouver... Un bilan pesant, mais allégé aussi quand, sur les traces de Malraux, un orateur parle de l'amour comme base à toute démarche, architecturale, politique et sociale.

## Un opéra des cités en direct

L'apaisement. On le trouve dans la deuxième partie, celle confiée à l'Ensemble belge Ictus dont le chef, Alain Franco a cette très belle mission: tisser une partition pour piano, alto, guitare, flûte et percussion à partir des compositeurs qui marquent de leur empreinte ce lot d'habitations. C'est que, ironie ou pensée positive, les barres d'immeubles construites au début des années soixante portent toutes des noms de compositeurs célèbres. De Mozart à Couperin, de Ravel à Debussy.

De quoi donner des ailes aux locataires? Si seulement! Aujourd'hui, après avoir été agitée et classée en zone de sécurité prioritaire, la cité est comme hébétée, raconte Karim Bel Kacem. C'est en quelque sorte pour lui donner une parole lyrique qu'il a commandé cet «opéra des cités». De fait, la balade de Couperin à Couperin, en passant par Debussy et Ravel, ou le parcours de Messenger en longeant César Franck et Mozart, ou encore le départ de Ravel, le tout interprété en direct par l'Ensemble Ictus sorti de terre, permettent une vision réconciliée de la banlieue. Une aubade pour arrêter de «bader». Et pour rassurer le pigeon humain qui, pendant les volutes musicales joue aux plots avec les barres d'immeuble dressées.

Et le spectacle gagne encore en puissance lors de l'arrivée de Fhami Gerbâa, comédien intense qui reprend les témoignages sonores du début et les livre au compte-gouttes en avançant lentement des profondeurs de la scène vers le devant. Une procession pour mieux saisir l'ampleur de la désolation ? Oui, alors que la démolition progressive du Pigeonnier est programmée pour 2019, le ton n'est pas à la fête. En témoigne encore *Les hommes empaillés*, poème de T.S. Eliot qui a servi de base à *Apocalypse Now* et qui est ici dit en arabe. «Nous sommes les hommes creux/Les hommes empaillés/ Cherchant appui ensemble/ La caboche pleine de bourre. Hélas! (...) Silhouette sans forme, ombre décolorée/ Geste sans mouvement, force paralysée.» Tout simplement éloquent.

---

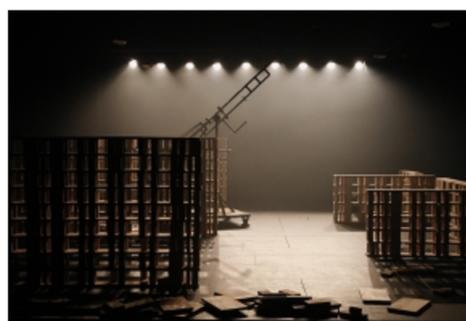
**23, rue Couperin**, jusqu'au 10 juin, **Théâtre Saint-Gervais**, Genève.

## Karim Bel Kacem dans le brasier des cités

Jeudi 01 juin 2017 **Cécile Dalla Torre**

**Le jeune metteur en scène et comédien français nous plonge dans les HLM de son enfance avec 23 rue Couperin. Apre et visuellement stupéfiant.**

Il n'y a pas âme qui vive sur la scène du théâtre, observée depuis les marches de la salle par un homme-pigeon (Karim Bel Kacem). On l'entend indéfectiblement roucouler, spectateur de l'effroi et d'un quotidien-piège pour bien des Français relégués et parqués dans les «quartiers». Le feu crépite, les sirènes hurlent et l'on imagine des gyrophares figurés par la sculpture lumineuse de Jonathan O'Hear, omniprésente sur le plateau de Saint-Gervais. Karim Bel Kacem a grandi au 23 rue Couperin, entre les rues de compositeurs de sa cité d'Amiens, dans le Nord.



*Un décor de banlieue en Kapla.*  
ISABELLE MEISTER

On n'entend d'abord que des voix off, évoquant la ghettoïsation des immigrés: un fils réclame cinquante balles à sa mère. La politique anti-immigration du FN revient comme un leitmotiv cinglant par bribes d'interviews. Avant la destruction – programmée en 2019 – de barres d'immeubles de son quartier (le «Pigeonnier»), le jeune metteur en scène né en France de parents immigrés transpose littéralement ces blocs de béton sur scène. Et ces mêmes cages à poules seront dynamitées spectaculairement sous nos yeux. On est bluffé par l'explosion architecturale qui fait écho à la violence urbaine ici décrite par Bel Kacem. Passé par une école de design (la Head genevoise), il la restitue sur scène avec une rare maîtrise de l'espace. Un espace que les politiques français ont pourtant dévoyé à dessein.

### **Travail stupéfiant**

Alors, oui, Karim Bel Kacem possède un vrai talent qui nous plonge dans ce brasier ardent. Et fait entrer dans le répertoire du théâtre un sujet largement traité au cinéma, qu'il aborde comme par le viseur d'une caméra. Le travail est stupéfiant, même si la dramaturgie nous laisse sur notre faim. On se demande toutefois si l'idée de convoquer la musique savante de Couperin, Debussy, Ravel, Mozart, et tous ceux dont Bel Kacem a parcouru les rues gamin, est aussi séduisante sur le papier que sur les planches.



le 13 juin 2017, par Marie Sorbier,

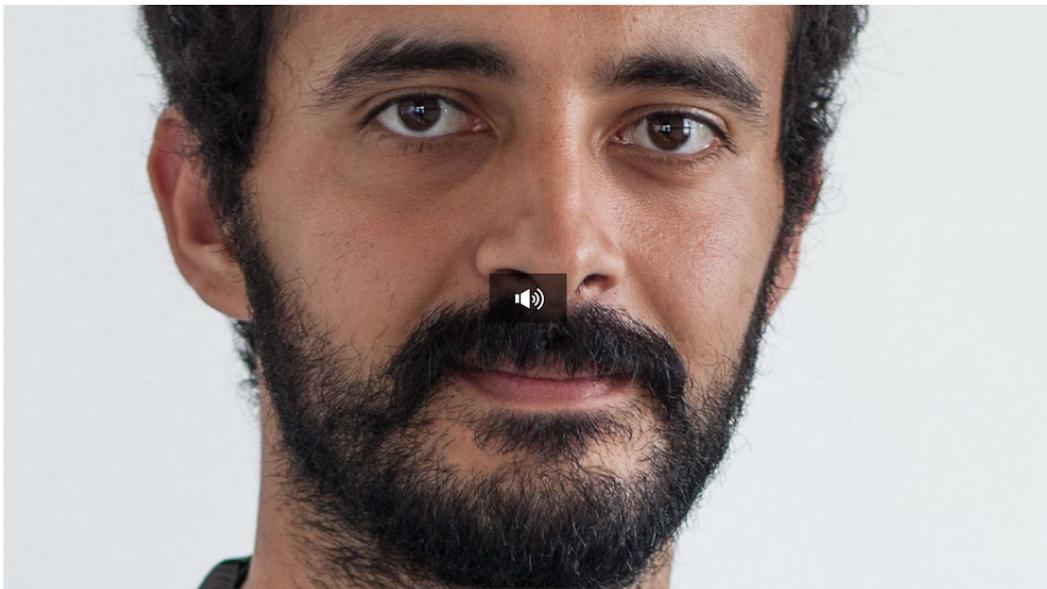
## Des pigeons et des hommes

« J'ai eu tort, je suis revenue dans cette ville au loin perdue où j'avais passé mon enfance. » Comme Barbara, Karim Bel Kacem franchit le Rubicon et revient dans cette cité d'Amiens Nord où il est né et a appris à vivre jusqu'à ses 17 ans. Chimère à tête d'oiseau, corps de metteur en scène et cœur d'enfant des cités, il dresse un portrait sonore et visuel de ces lieux à forte charge émotionnelle. Sa destruction prochaine comme prétexte, le plasticien explore les paysages familiers, teinté d'une nostalgie en retrait, prêt à déchirer doucement le voile des souvenirs. Tout commence pourtant dans le vacarme. L'effondrement prédictif de ce qui a abrité tant d'histoires ne peut générer que fureur et feu, une apocalypse de quartier qui laisse comme décombres un amoncellement de Kapla. Ce n'est pas cependant un discours catastrophiste sur la réalité des banlieues ou pire, la vision condescendante de celui qui en est sorti sur ceux qui sont restés, mais un jeu formel et toponymique qui permet un propos sensible et panoramique. Car ce sont les pigeons qui invitent à cette exploration, habitants illustres de ces cités qui y ont laissé une empreinte indélébile, leur nom. Le quartier du pigeonnier donc se découvrira par l'oeil éponyme, et, un peu comme dans le roman de Wajdi Mouawad, « Anima », les animaux en présence délivrent leur vérité sur l'histoire en cours, une prise de vue en direct à tire d'aile. De même, l'hommage aux huit barres passera par leur nom, chacune s'élevant sous le patronage d'un fameux compositeur, Mozart, Ravel ou Messager. Donner un nom, c'est acter l'existence et lui donner une couleur. Choisir de rendre signifiant sur un plateau l'ironie innocente de ces choix incongrus de baptême, c'est, en concentré, tout ce que le metteur en scène souhaite garder en mémoire (la sienne, et désormais la nôtre). Des ruines prophétiques s'élèvent alors leurs musiques, portées par l'Ensemble Ictus (toujours fidèle au grand rendez-vous), qui déclenchent l'irréversible passage au réel. Car ce qui était théâtre dans la première partie finit par se concrétiser ; la voix off s'incarne et le masque de volatile s'efface au profit de becs et de plumes en chair et en mouvements. Comme pour surligner la nécessité qu'enfin, les vœux de rêves, d'espoir et de poésie de Malraux proclamés lors de l'inauguration de la Maison de la culture d'Amiens en 1966, entendus en incipit, prennent chair eux aussi. La fable, innervée par la musique, devient l'Histoire. L'histoire individuelle devient un futur passé commun.

LE JOURNAL DU MATIN (radio)

<http://www.rts.ch/info/culture/spectacles/8661875-karim-bel-kacem-je-fais-du-theatre-a-inquietudes-a-questionnements.html>

## Karim Bel Kacem: "Je fais du théâtre à inquiétudes, à questionnements"



Portrait du metteur en scène de théâtre contemporain Karim Bel Kacem Le Journal du matin / 5 min. / le 29 mai 2017

Dans la querelle qui oppose les défenseurs d'un théâtre de texte, classique, et les partisans d'une vision plus contemporaine, le metteur en scène Karim Bel Kacem prend le parti des seconds. A Genève, sa nouvelle pièce en témoigne.

**« Il faut qu'il y ait des prises de parole qui viennent d'un autre endroit que des sociologues, etc. Souvent les gens qui racontent la banlieue, sont des gens qui n'y ont pas vécu. »**

Karim Bel Kacem

## 23 RUE COUPERIN, UN OPÉRA DES CITÉS

### 23 RUE COUPERIN, UN OPÉRA DES CITÉS

#### «Les sacrifiés seront toujours les mêmes»



Karim Bel Kacem © DR

Un "théâtre élargi" pour mieux ressentir. C'est ce que propose l'auteur, metteur en scène et plasticien français Karim Bel Kacem dans sa nouvelle création intitulée *23 rue Couperin, Point de vue d'un pigeon sur l'architecture* au Théâtre Saint-Gervais à Genève du 30 mai au 10 juin. Dans cette pièce, l'auteur d'origine marocaine revient dans le quartier qui l'a vu grandir, le Pigeonnier d'Amiens, dont les rues portent le nom de compositeurs renommés. De cette étrangeté, Karim Bel Kacem a choisi de faire émerger une sorte d'"opéra des cités" avec la complicité du compositeur belge Alain Franco et de l'ensemble Ictus. Épopée politique, musicale et visuelle, cette création se veut le témoin de tous ses habitants, de sa création en 1956 sur le site d'un ancien pigeonnier à sa démolition partielle prévue en 2019. En trois volets, l'auteur questionne l'architecture par le biais des prises de parole sur les événements symboliques qui ont jalonné la vie mouvementée de ce quartier et de la schizophrénie sociale qui en a découlé.

#### Quel est le point de départ de l'écriture de cette pièce autobiographique, politique, musicale et visuelle?

En 2015, j'ai travaillé avec Milo Rau sur *Civil Wars*, la première pièce de sa trilogie sur l'Europe, qui s'interrogeait sur ces jeunes Belges s'engageant pour la Syrie. Dans ce projet à mi-chemin entre le questionnement du théâtre et le récit autobiographique, je racontais que dans ma cité HLM, le Pigeonnier, toutes les rues avaient le nom d'un compositeur célèbre de musique dite "savante". Lors de la création de cette pièce en Belgique, j'ai rencontré le compositeur et pianiste flamand Alain Franco avec qui j'ai entretenu toute la poésie que nous pourrions tirer de cette toponymie "sociologique", maladroite et possiblement condescendante.

Place phare des émeutes françaises dès les années nonante, premier quartier à avoir connu en 2005 un couvre-feu depuis 1962, cité à fort taux de chômage – 60% chez les moins de 25 ans –, le Pigeonnier c'est toute mon enfance. J'ai eu envie de raconter cette histoire en allant à la rencontre de ses habitants actuels, avec en tête l'idée de réhabiliter l'image d'une cité avec des paroles d'aujourd'hui, loin des protocoles médiatiques que nous connaissons. Pourtant, lorsque je suis revenu en octobre dernier, j'ai été plus ou moins bien perçu et une méfiance s'est installée. Surpris, j'ai choisi d'explorer toute la complexité d'une cité et de ses habitants, devenant le point crucial de mon écriture. Loin d'être une pièce sociologique, *23 rue Couperin* est avant tout une œuvre artistique et poétique qui use du détournement scénique pour raconter et faire ressentir ce que sont ces cités HLM excentrées, en l'occurrence huit bâtiments à 10 étages de 100 mètres de long.

### **Un quartier que vous n'aviez pas vu depuis 14 ans, quelles ont été vos premières impressions?**

A 17 ans, je suis parti de ce lotissement comme lorsqu'il y a un appel d'air quelque part, du jour au lendemain. J'avais besoin de quitter cet endroit pour me trouver ailleurs. Ma famille ayant déménagé un an plus tard, je n'ai plus eu l'occasion d'y retourner depuis. Ce qui m'a sauté aux yeux en y revenant, c'est que malgré l'aménagement d'espaces verts et l'éradication, il y a quelques années, du gros problème de la drogue, rien n'a fondamentalement changé. Les communautés maghrébines d'alors ont juste été remplacées par des populations d'Europe de l'est. Promis à la démolition dès 2019, les bâtiments, qui n'ont subi aucuns travaux, sont à la limite de la salubrité, et la vie se meurt. Les sacrifiés seront toujours les mêmes.

### **Entre la vision que vous aviez adolescent et celle que vous avez aujourd'hui, que vous a appris cette "archéologie introspective"?**

A travers l'histoire du Pigeonnier, j'ai vraiment pris conscience de la complexité de la situation. Les émeutes, la drogue ou le chômage sont autant d'éléments distincts dans leurs problématiques propres. Par exemple, Amiens a accueilli beaucoup de Harkis, ces hommes algériens enrôlés dans l'armée française pendant la guerre d'Algérie, et la ville a trouvé bon de les rassembler dans un même lotissement, comme par la suite avec les vagues successives d'immigration que la France a connues jusqu'à aujourd'hui. Avec le recul, on se rend bien compte que devant une telle complexité, trouver LA solution idéale, personne n'en était capable.

### **La pièce s'intitule 23 rue Couperin, Point de vue d'un pigeon sur l'architecture, pourquoi avoir pris le point de vue d'un pigeon?**

J'ai choisi de passer par le regard du pigeon parce qu'il représente une figure pérenne de l'histoire de ce quartier construit sur un ancien pigeonnier pendant la première guerre mondiale. Les extrémités des nouveaux bâtiments ont d'ailleurs été consacrées au réaménagement des pigeonniers détruits.

Le point de vue du pigeon permet aussi une forme de regard idiot, dans le sens philosophique du terme. En utilisant cette subjectivité de point de vue pour traiter tous sujets avec la même valeur, on peut alors avancer que si tel bâtiment s'appelle Couperin il doit y avoir une bonne raison à cela, fomentant le moteur de création de cette œuvre singulière.

### **Comment le compositeur et pianiste flamand Alain Franco a-t-il conçu la partie musicale interprétée par l'Ensemble Ictus?**

Je lui ai demandé d'appliquer le même point de vue musicalement. Il a donc arpenté le quartier, questionnant l'architecture de ces "barres" de HLM aux noms de compositeurs renommés. Entre les partitions de ces derniers et ses recherches, Alain a également fait émerger une certaine logique de toute cette aberration. Cette composition constituera la seconde partie du spectacle intitulée *La parole est à la musique*, qui viendra en écho à la première partie que j'interprète, avant que nous rejoignons dans une dernière partie le comédien Fahmi Guerbâa en épilogue.

### **La pièce débute au moment de la destruction d'un des huit immeubles HLM du Pigeonnier réellement prévue en 2019.**

Avant de devenir un voyage initiatique, j'appréhendais ce retour dans ce quartier aux angoissants souvenirs qui m'avaient amené à déployer toute l'énergie que j'avais pour sortir la tête de ce marasme et prendre un nouveau souffle, ailleurs. Je voyais dans cette destruction une manière cavalière de faire table rase de tout un pan de l'histoire véhiculée par ce lieu. Maintenant, c'est aussi un réel signe de changement, même s'il aura mis plus de deux décennies à se mettre en place. La volonté d'y construire des bâtiments de cinq étages au lieu de dix et l'arrivée de l'université aux portes d'Amiens nord, gage d'une nouvelle dynamique dans la région, me permettent de voir l'avenir avec optimisme.

## 23 rue Couperin, une vision particulière de la cité

*Jusqu'au 10 juin prochain, le Théâtre Saint-Gervais nous propose 23 rue Couperin : Point de vue d'un pigeon sur l'architecture, une pièce aussi engagée qu'audacieuse.*

*23 rue Couperin, c'est l'histoire d'une cité comme on en fait tant en France, racontée par... un pigeon ! Bien plus qu'une pièce de théâtre, c'est à la fois un « poème scénique », comme le dit le metteur en scène, ainsi qu'une fable musicale. Les noms des différentes rues du « Pigeonnier » font office de source d'inspiration pour la musique ; les conversations du quotidien des habitants font office de parole ; le vol des pigeons apporte la poésie à l'ensemble. Si le résultat est plutôt abstrait, demandant une certaine réflexion, il n'en est pas moins touchant. On peut distinguer plusieurs parties distinctes. Tout d'abord, le récit d'une émeute, accompagnée d'effets pyrotechniques saisissants, que l'on doit à Joran Hegi. Ensuite, des bribes de discours et conversations à propos de sujets de société, que l'on peut imaginer perçus par les volatils. En parallèle, Karim Bel Kacem, incarnant un pigeon, se livre à une performance sur scène : il se déplace avec un curieux projecteur muni de cinq lampes au milieu des constructions en bois. Suite à cela, les musiciens de l'ensemble Ictus sortent d'un trou dans le sol de la scène. Enfin, la dernière partie commence avec un lâcher de vrais pigeons sur scène, accompagné par la performance de Fahmi Guerbâa. Comme on le comprend, Le Théâtre Saint-Gervais nous propose là une pièce assez abstraite.*

Le début de la pièce peut paraître surprenant : les spectateurs entrent dans la salle et sont immédiatement saisis : face à eux, un empilement de morceaux de bois bouche toute la scène. Le silence se fait petit à petit, même si les gens peinent à comprendre si le spectacle a commencé ou non. Un homme avec un masque de pigeon (Karim Bel Kacem, l'auteur et metteur en scène de la pièce) se dresse sur le devant de la scène, pendant que l'on entend des roucoulements. Un texte racontant la vie de Karim Bel Kacem défile sur un écran au-dessus de la scène. L'obscurité se fait progressivement, un enregistrement sonore capté lors d'une émeute se fait entendre. On perçoit des cris, des lancés de projectiles et des explosions ; derrière la construction en bois, des pétards et fumigènes apportent l'aspect visuel à l'histoire ; on se retrouve immédiatement pris dans une rixe ; le spectateur sent la montée d'angoisse. Celle-ci atteint son paroxysme lorsque des pétards explosent au cœur du mur bâti entre le spectateur et la scène, qui s'écroule dans un grand fracas.

Cet écroulement final sert de vision d'anticipation : en effet, en 2019 est prévu le dynamitage de trois des huit barres d'immeubles qui constituent la cité du pigeonnier, en banlieue nord d'Amiens. Ce nom, plutôt curieux, découle de la genèse de cette banlieue : dans les années 1950, des centaines de pigeonniers ont été déplacés pour construire ces HLM. À noter tout de même que les pigeonniers se sont retrouvés... sur les toits des immeubles. Ainsi, les roucoulements que l'on entend au début représentent « le silence de la cité » : même quand tout était calme et paisible dans les rues, les pigeons se faisaient entendre.

Œuvre aussi autobiographique que politique, *23 rue Couperin* nous plonge au cœur de cette cité, d'un point de vue particulier : celui des pigeons, gardiens des secrets des habitants. Ainsi, pendant la pièce, on peut entendre divers extraits audios : des discours politiques concernant la cité, des conversations entre un jeune homme et sa mère, des dialogues entre dealers et des altercations entre la police et des jeunes qui, bien vite, dégénèrent et tournent en émeute. Les thématiques de la société s'enchaînent : l'immigration, le travail des femmes, le harcèlement de rues, la drogue, la politique du Front National concernant les cités ou encore le fait que la police soit totalement dépassée par les événements.

Ce n'est pas seulement une pièce de théâtre à laquelle nous assistons. En effet, la moitié de la pièce est axée autour de l'interprétation musicale de l'Ensemble Ictus, dirigé par Alain Franco. La mélodie, une réinterprétation des compositions des divers musiciens qui ont donné leurs noms aux immeubles du pigeonnier, brillamment interprétée par les musiciens, sert de support à la performance scénique de Karim Bel Kacem incarnant un pigeon. Par la musique, c'est le parcours de l'émeute qui défile sur scène : sur un écran au-dessus, le parcours dans les rues de la cité est détaillé, et, en fonction, les musiciens jouent de la musique du compositeur.

*23 rue Couperin* est avant tout une pièce de théâtre contemporain, on peut ainsi vite anticiper la critique qui se contentera de dire « on ne comprend rien ». C'est une pièce où, pour comprendre ce que l'on nous narre, il faudra creuser, prendre le temps de la réflexion. Certes, certains passages peuvent paraître un peu longs ou décousus ; le passage avec le projecteur et les extraits audios de conversations peut faire penser à une introduction un peu trop longue. Mais, bien vite, on se rend compte que compte que la pièce est construite de cette manière. On ne comprend pas toujours tout, mais l'histoire vaut la peine d'être écoutée. À noter les effets pyrotechniques du début qui sont saisissants, immergeant le spectateur dans le monde de la banlieue. La performance finale de l'acteur Fahmi Guerbâa est également louable. En effet, il est rare de voir un texte récité avec tant de force, de conviction et de cœur. Le spectateur reste bouche-bée face à cette interprétation magistrale.

Pour terminer, il est appréciable de voir un théâtre qui ose le pari de proposer une telle pièce. Car, malgré le fait qu'elle ne plaira certainement pas à tout le monde, *23 rue Couperin* saura assurément trouver son public. Qu'on adore ou qu'on déteste, cette œuvre ne laissera personne de marbre, et c'est bien là ce qui compte.

**CULTURE AU POINT (radio)**  
par Thierry Sartoretti et Alexandre Demidoff

<https://www.rts.ch/play/radio/culture-au-point/audio/theatre-23-rue-couperin-de-karim-bel-kacem-au-st-gervais-geneve?id=8633711>



Culture au point, 02.06.2017, 12h06

**Théâtre: "23 rue couperin" de  
Karim Bel Kacem, au St-Gervais  
Genève**



40



Télécharger



Ajouter à la playlist



Partager

Emission entière

53:48

**MAGNETIQUE (radio)**  
**invités: Alain Franco**  
**et Michael Schmid de l'Ensemble ICTUS**

<https://www.rts.ch/play/radio/magnetique/audio/23-rue-couperin?id=8647133>



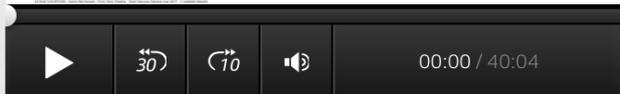
Magnétique, Mercredi, 17h06

## 23 Rue Couperin

Couperin, Ravel, Mozart, Debussy et Franck... Des compositeurs qui donnent leurs noms à l'une des barres d'immeubles du "Pigeonnier", banlieue du Nord de la France d'où est originaire le metteur en scène et comédien Karim Bel Kacem.

Dans "23, rue Couperin", à voir jusqu'au 10 juin 2017 au Théâtre Saint Gervais à Genève, il revient sur les lieux de son enfance avec l'ensemble Ictus et Alain Franco, au piano, qui tissent une toile sonore de Couperin à Mozart.

Alain Franco, pianiste, et Michael Schmid, flûtiste de l'ensemble Ictus sont les invités de Magnétique.



34



Télécharger



Ajouter à la playlist



Partager

## L'invité culturel: Karim Bel Kacem nous parle de son spectacle « 23 rue Couperin »

<https://www.rts.ch/play/tv/12h45/video/linvite-culturel-karim-bel-kacem-nous-parle-de-son-spectacle-23-rue-couperin?id=8662287>



Cette pièce politique, musicale et visuelle revient sur son vécu dans une banlieue française.